

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**LE SOURIRE
CONTAGIEUX
DES CROISSANTS
AU BEURRE**

CAMILLE ANDREA

**LE SOURIRE
CONTAGIEUX
DES CROISSANTS
AU BEURRE**

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Plon, un département
de Place des Éditeurs, 2021.

© 2021, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-334-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*À Dominique,
merci pour tes croissants.*

*On détient le bonheur
entre nos mains,
Cela m'a pris bien trop de temps
Pour le savoir, pour le comprendre,
Jusqu'à ce que tu partages ton secret
avec moi.*

Secret, Madonna

PREMIÈRE PARTIE

LE PHILOSOPHE QUI
VENDAIT DES HOT-DOGS



Le gobelet de café à un million de dollars

– Un million de dollars ?

La réception sur les épaules d'un piano à queue *Steinway & Sons* tombé accidentellement du vingt-troisième étage ne me causerait plus grand effet. Bien sûr, sur le coup, je pense à une blague. Il ne peut en être autrement. Je lève le nez de mon smartphone et scrute le visage du vendeur à la recherche d'un sourire complice, d'un éclat dans le regard qui trahirait un trait d'humour. Mais tout chez mon interlocuteur inspire sérieux, bonté et confiance. C'est un très vieux bonhomme, de type hispanique, aux yeux plissés et à la peau sombre ratinée comme une prune brûlée par un soleil que l'on ne trouve pas sous ces latitudes.

– Un million de dollars ? je répète, stupéfait. Un million de dollars pour un simple gobelet de café ?

J'éclate de rire et me retourne pour prendre à témoin les autres clients mais je réalise aussitôt que je suis le seul. Autour de moi, les New-Yorkais, enveloppés dans de grands manteaux d'hiver, vaquent à leurs occupations, indifférents à la scène irréaliste qui se joue devant eux. C'est pourtant difficile de ne pas nous voir. Le chariot est installé en plein milieu du trottoir et le vieux est assis sur une chaise de camping, à ses aises, ne semblant même pas se rendre compte qu'il force les passants à le contourner, ou s'il s'en aperçoit, ne se souciant guère de la gêne occasionnée.

– Tu m'as l'air d'être un homme intelligent. Tu ne payerais pas autant pour un « simple gobelet de café », pas vrai ? relève le marchand sur un ton calme et posé. Par contre, pour le café qui va changer ta vie...

Il esquisse un grand sourire d'autosatisfaction qui dévoile, l'espace de quelques secondes, l'unique dent qu'il possède. On peut dire qu'il a une haute opinion de son

café. J'aime cela. J'aime les gens culottés et qui croient en ce qu'ils vendent. Je parle en connaissance de cause. Je crois tout autant en mes croissants surgelés. Bien plus qu'à la paix au Proche-Orient ou au plan d'action sociale du Parti républicain.

Je regarde de tous les côtés à la recherche d'une caméra dissimulée dans une camionnette de plombier à verre fumé. Je m'attends à ce qu'une équipe de cadreur canadiens surgisse d'un moment à l'autre, sourire aux lèvres, en me pointant d'un doigt moqueur. On m'avouerait alors que toute la scène a été filmée pour un programme de télévision à la mode dont je suis devenu, à mon insu, la vedette.

— C'est pour quelle chaîne ?

L'homme reste impassible. Nous nous dévisageons en silence, l'un en face de l'autre comme deux cow-boys en duel qui se jaugeraient du regard, prêts à dégainer. Quelques secondes plus tard, aucune équipe n'étant apparue, je décide de dégainer le premier.

– OK, vous êtes sérieux, dis-je en me demandant si la réalité n'est pas plus absurde encore que cette histoire de caméra cachée. Très bien, vous êtes quoi ? Une sorte de diseur de bonne aventure ? Vous lisez l'avenir dans les capsules de Nespresso ?

– Je te l'ai dit. Je suis juste l'homme qui t'offre le café qui va changer ta vie.

J'éclate de rire.

– Pour un million de dollars ?

– Un million de dollars, un million de dollars, tu n'as que ces mots à la bouche ! s'exclame-t-il sur le ton que prendrait un grand-père pour gronder un petit-fils impertinent. Si tu marchais dans le désert depuis des jours, assoiffé et sans repères, ne donnerais-tu pas toute ta fortune pour quelques gouttes d'eau ?

– Un désert ? Il fait trois degrés ! Et nous sommes en plein Manhattan !

– Voilà ce que te disent tes yeux. Mais ton cœur, lui, sait bien que ta vie est un vrai désert...

J'accuse le coup. Ma vie est-elle si vide que cela ? Et quand bien même ce serait le cas, qu'en sait-il ? Je jette un coup d'œil à mon téléphone. Le cours de la Bourse indique que mes croissants ont encore pris un point. On dirait bien qu'une oasis vient d'apparaître dans mon « désert ». Satisfait, je range le portable dans la poche de mon manteau et souffle sur mes mains pour les réchauffer.

– Or, tu en conviendras, dans le désert, l'argent ne sert à rien, ajoute-t-il (je suis sur le point de lui faire remarquer qu'il ne m'a toujours pas servi mon café lorsqu'il s'empare d'une Thermos d'une propreté douteuse). Déleste-toi donc de ce poids inutile qui écrase tes épaules et qui ralentit ton avancée dans la vie, et recommence à courir !

– Vous voulez que je me déleste de « ce poids inutile » sur votre compte en banque, c'est ça ?

– Je n'en ai pas besoin. Qui te dit que je ne suis pas multimillionnaire et que je ne

vends pas ce café dans la rue parce que je pense que c'est le meilleur café du monde et que j'aime rendre les gens heureux ?

À moins qu'il ait braqué Fort Knox armé de la broche à pain de sa machine à hot-dogs, je ne vois pas très bien comment ce vieux marchand de café ambulante édenté pourrait être aussi riche que moi.

– Alors, je vous retourne la question. Qui vous dit que je peux me payer un café à ce prix-là ?

– Parce que tu as l'arrogance des gens riches, tes yeux ont l'expression de ces gens qui ne croient qu'en eux-mêmes...

– Vous aussi, vous vous fiez à ce que voient vos yeux !

– Si c'était le cas, je te parlerais de ton costume Dolce & Gabbana à mille dollars.

Je me garde bien de lui préciser qu'il en vaut le double. Et que c'est le moins cher de ma garde-robe.

– Tu sais à quoi on reconnaît les gens heureux ? me demande-t-il en contournant

son comptoir et en s'approchant de moi comme s'il s'apprêtait à me dévoiler un secret. Sûrement pas au nombre de zéros qui s'étaient sur leur feuille de paye. On reconnaît les gens heureux à ces petites rides, là, au coin des yeux. Voilà la plus grande richesse.

Il m'indique la commissure de ses yeux plissés et sourit à nouveau.

– Et toi, où sont les tiennes ?

Son doigt s'est posé sur les couvercles en forme de cloches de sa carriole. J'examine le reflet de mon visage sur leur surface chromée.

– Botox ? dis-je en haussant les épaules, comme si cela n'était pas assez évident.

Si les rides sont un signe de bonheur, alors l'être le plus heureux sur la face de la Terre est un Shar-Pei. Et c'est bien à la dernière chose à laquelle j'ai envie de ressembler.

– Moi, malheureux ? je m'exclame en feignant d'ignorer ce qu'il veut dire par là. Comment pourrais-je être malheureux ? Mes